LE *LOUISIANAIS*,
Publié par J. GENTIL,
Parait le Samedi.

Prix de l'abonnement, pour un an, $5.

Law is a solemn expression of legislative will.
(Civil Code of the State of Louisiana.)

Samedi 11 Avril 1868.

Le Louisianais,

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE SAINT-JACQUES.

PRIX DES ANNONCES :
Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion $1 50c
Par carré de chaque publication subséquente . . . . 75c.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'Editeur.

La liberté finit où commence la licence.

Vol. 3........................No. 26.

☞Bureau du journal, près du Collége Jefferson, St-Jacques, rive gauche.

☞Pour lettres, journaux, échanges et paperasses, adressez à *Convent Post-Office.*

COURAGE.

V.

Est-ce que la révolution actuelle est finie ou sur le point de finir ?

Nous ne l'espérons guère, à moins d'un miracle de raison, de sagesse et de patriotisme.

Les républicains modérés, comme nous pouvons l'être, sont peu nombreux.

Les républicains d'une nuance plus foncée sont eux-mêmes débordés par un élément étranger, et les Taliaferro ne trouvent pas grâce devant les ultra-radicaux.

Quant aux républicains ultra-radicaux du *carpet-bag*, ils ont toute l'énergie de l'audace et toute l'activité d'une fourmilière.

Que veulent les premiers, bien qu'ils ne soient pas constitués en parti politique et électoral, et qu'ils ne soient que les indépendants de la libre pensée ? Un changement libéral dans le code, une croix mortuaire pour toutes les institutions vieillies ou mortes, le suffrage universel en principe, le gouvernement aux mains des bons et des sages. Partisans du suffrage universel, ils veulent en limiter l'application aux termes du possible et du juste, et retirer aux incompétents blancs ou noirs le droit qu'aucun devoir ne consacre. Ils pensent, dans leur honnête naïveté, que les conditions de séjour, d'intelligence et de moralité seraient de puissants moyens d'émulation, d'affranchissement et de travail. Les foules ignorantes n'ont pas un droit bien réel au gouvernement du pays, et quiconque se pose en législateur, même en épelant son nom, n'est pas un guide infaillible pour un peuple républicain. Ils pensent encore que l'exagération mène au suicide, que le meilleur des principes politiques et sociaux ne doit point être forcé dans ses conséquences, qu'on perd tout en voulant tout avoir et tout exagérer, qu'il ne faut jamais faire miroiter aux yeux des foules capricieuses ou insensées des fantasmagories de liberté sans limite et d'égalité absolue. Naturellement on leur donne tort comme à tous les modérés, car l'esprit humain est un impatient chercheur d'impossible et d'inconnu. Est-ce que les révolutionnaires admettent une règle, un *medium*, une loi, une autorité ?

Que veulent les seconds ? Plus libéraux sur les questions de suffrage, d'éducation et de réformes radicales, ils désirent en finir avec la révolution qui se prolonge d'une façon effrayante et ne garantit ni libertés ni droits. Ils veulent que la Louisiane rentre au plus vite dans l'Union, que la Constitution louisianaise soit ratifiée, que les priviléges de l'électeur et de l'éligible soient à jamais consacrés, qu'on oublie un passé d'esclavage, qu'on mette de côté les préjugés de race, que le noir apprenne à se gouverner et à gouverner, que l'aventurier n'ait plus sur nous le droit de vie ou de mort, que le pouvoir militaire plie sa tente et disparaisse, que l'affranchi cesse au plus vite d'être la chose malléable et pétrissable de l'inconnu sans aveu et sans titres. Ce parti est, si nous ne nous trompons pas, le parti du nativisme, de l'alliance du blanc et du noir, de la hache enterrée pour jamais dans la fosse de l'esclavage. Il aime le noir, en veut l'affranchissement réel par le travail et la moralité, compte des intelligences fermes et désintéressées, ne souffle point la haine et l'envie des désunions et des guerres, et *croit*. Sa *croyance* seule le rendrait respectable, si la raison ne le légitimait à plus d'un égard.

Que veulent les troisièmes, les ultra-radicaux du *carpet bag ?*

Nous ne prétendons attacher aucune raillerie ou injure à cette épithète. Bias, le philosophe grec, n'avait pas même un porte-manteau ; Diogène s'était fait pauvre pour être libre ; le véritable apôtre du Christ a la soutane usée et la sandale du voyageur. Est-ce que la pauvreté est un crime, quand cette pauvreté est noblement portée, sans ostentation de cynisme, honnête et courageuse ? Il faut aimer ceux qui sont pauvres, modestes, simples, laborieux et hommes. Notre premier devoir de frère est de leur tendre la main, de leur prêter notre épaule, de les conduire au foyer de l'hospitalité. Manquent-ils du pain du corps ? Il faut rompre avec eux le pain du corps. Manquent-ils du pain de l'esprit ? Il faut partager avec eux le pain spirituel de vie et de bonheur. Ont-ils perdu, dans les luttes et les épreuves de ce monde, la foi et la paix du cœur ? Il faut les raviver sous notre foi, les ressusciter par l'espérance, les rasséréner pour les jours qu'ils ont encore à vivre ici-bas. Et pour cela il n'est pas besoin d'être humanitaire, philosophe, protestant, catholique ou juif ; il ne faut qu'être homme de bonne volonté. La bonne volonté est une force divine qui domine le mal et rédime la créature par la créature.

Non, nous ne voulons point railler les honnêtes *carpet-baggers* de l'émigration, de l'industrie et du travail. Il nous importe peu qu'ils viennent du Nord, de France, d'Irlande ou d'Allemagne, pourvu qu'ils portent avec eux l'inviolabilité que donnent l'honneur et la tâche. Nous n'avons point oublié que le Nouveau-Monde fut peuplé et colonisé par les *carpet-baggers*, que les Acadiens de Saint-Jacques et les Allemands de St-Jean-Baptiste furent les pèlerins de l'infortune, que nos aieux avaient l'écusson de la probité et de la misère, que les hardis *carpet-baggers* de la colonisation ont défriché le désert, canalisé les fleuves, élevé des villes, animé les solitudes jadis muettes, créé une civilisation dont le dix-neuvième siècle peut se glorifier. Bien plus, nous savons que les pionniers d'Amérique, ceux qui sont entrés dans la mystérieuse forêt aux arbres trois fois centenaires, ne portaient pas même avec eux le *carpet-bag* du voyageur civilisé et pommadé, et que le *log-house* primitif ne contenait ni faux-cols ni chaussettes sales d'aventuriers et de joueurs. Ces pionniers étaient des hommes robustes, simples, indépendants, forts devant le danger, prêts à tous les héroïsmes : leur *carpet-bag* était la hache du bûcheron. Les mots *paresseux* et *politiciens* n'existaient point alors dans la langue américaine.

Et qu'est donc le *politicien ?* L'homme de l'intérêt personnel, le monstre de l'individualisme. Il n'a pas de drapeau, car il a tous les drapeaux ; de convictions, car il a tous les appétits ; de morale, car il a toutes les ambitions. Il est tour à tour et presque sans transition républicain, démocrate, radical, esclavagiste et ultra-conservateur. Que lui font les principes ? Que lui fait une cause juste ? Vivant dans le tourbillon des intrigues politiques, accoutumé aux palinodies, incapable de rougir et de comprendre la honte, il met la *smartness* dans le succès. Tous les moyens de réussir lui sont bons, lui sont légitimes. Les conciliabules secrets, les tréteaux en plein vent, la presse qui se vend, les consciences qui se livrent, les envies qui se surexcitent, les haines qui s'alimentent, le mensonge qui se propage, la calomnie dont il reste toujours quelque chose, tout cela est moyen. Mais comme le peuple, malgré ses habitudes triviales et l'abaissement de son niveau, conserve toujours quelque chose de probe et d'indépendant, il faut alors que le *politicien* joue parfois la noblesse de sentiment et l'intégrité de caractère. C'est de la haute comédie où l'ivrogne remplit parfois le rôle de père vertueux. Le rideau tombe, les lampes éteintes, la foule des badauds écoulée, nous ne conseillons pas au naïf citoyen d'entrer au sanctuaire empesté des coulisses ; car le pauvre jeune homme y trouverait de honteuses nudités et de repoussantes physionomies. Le héros n'y serait plus qu'un saltimbanque, la prude qu'une dévergondée s'encanaillant avec les choristes, le directeur qu'un sultan d'un sérail de filles peu géorgiennes et pas du tout vierges. C'est là qu'on rit du bon public, surtout quand la pièce a été mal jouée et que la recette a été bonne.

Le politicien est un individu qui fait métier de politique, comme d'autres font métier d'épiceries, de poudrerie ou de viande salée.

Cette bête-là est originaire des républiques mercantiles.

VI.

Mais que veulent après tout les ultra-radicaux ?

Incontestablement ce que veulent les précédents sur la question des principes ; mais certainement ils ont d'autres moyens, d'autres tendances, moins de scrupules et l'audace des agitateurs et des révolutionnaires. Ils ne livrent à personne leur pensée intime et le but ardemment poursuivi. Stevens est leur Grand-Maître, le Congrès leur Grande Loge. Pendant qu'ils agitent devant nous la menace et la *banderille* de la confiscation, ils songent à autre chose. Ils ne croient pas à la confiscation et ne la veulent pas ; mais ils nous en font un épouvantail et un moyen d'irriter le taureau. Les pusillanimes et les vieillards ont pensé, eux, qu'ils voulaient *africaniser* le Sud. Bah ! Les Stevens, les Butler, les Sumner et les Banks ont d'autres vues ; car ces puritains vrais ou hypocrites ont moins souci du noir que le dernier des économes du Sud. Ont-ils fait au noir du Nord une place dans leurs comices, dans leurs écoles, dans leurs temples, dans leurs Capitoles ? Nous savons bien que l'homme d'origine africaine est repoussé par eux, répudié par eux, traité en paria, parqué dans un Ghiotto comme dans une léproserie, relégué au dernier rang des ilotes politiques et sociaux. Une dame de l'Ohio ou du Massachusetts se croirait déshonorée en allaitant le marmot d'une négresse ; et s'il fallait que Banks envoyât ses bâtards à l'école publique et commune, il préférerait les légitimer et les faire asseoir sur les bancs d'un collége de priviléges. Nous connaissons le dévouement de tous ces grands rédempteurs-là. Quand l'intérêt domine les hommes, quand l'ambition est le seul mobile de leurs actions, quand on brûlerait le temple de Dieu pour en dérober les vases sacrés, on n'a guère de générosité, de charité pour ses frères, de miséricorde pour les pauvres et les infirmes de la dernière et de la mauvaise heure. Un jour, un pauvre diable d'Irlandais, hâve, décharné, mourant de faim, manquant de travail, tendait la main vers certain Lord passant dans Leicester Square.—"J'ai faim," dit-il en pleurant au Seigneur de la Chambre Haute. Le Lord avait bien dîné, trop bien dîné, et ne pouvait plus rediner.—"Gueux ! répondit-il, tu as bien de la chance d'avoir faim." Et mylord passa en titubant. Et les Yankees sont fils de Lords anglais. Certes, si ces prétendus libérateurs, pour la plupart hommes de mauvaise foi et d'égoïsme, aimaient la race noire jusqu'au courage et au désintéressement, ils la respecteraient davantage en l'élevant peu à peu au niveau de la dignité et de la conscience souveraine. Ils n'imposeraient pas au Sud, dans un but politique, ce qu'ils repoussent au Nord, dans un autre but politique. Si la législation est bonne pour Pierre, elle doit être bonne pour Paul ; mauvaise pour Paul, elle doit être mauvaise pour Pierre. Pas de balance folle, pas de plateaux de différente pesanteur, pas de poids douteux et non contrôlés : justice sans désordre. Mais tout cela inquiète peu les politiciens besogneux, et la morale n'a rien à voir dans la politique, disent les jouisseurs et les ambitieux pressés. C'est vrai, et nous parlons dans le vent.

Il ne s'agit donc point pour les ultra-radicaux d'*africaniser* le Sud, mais bien de le *yankifier*.

Ils nous disent, dans les meetings où les poumons et les cris tiennent lieu de raison et d'éloquence, à propos d'une Constitution ni pire ni meilleure que ses aînées, au sujet du paragraphe agraire de cette Constitution à ratifier, que l'homme noir deviendra propriétaire, riche, heureux, respectable, respecté, supérieur, etc., s'il leur confie le pouvoir. Et s'il ne leur confiait pas le pouvoir et le trésor, l'affranchi perdrait-il sa liberté et ses droits ? "Grand prometteur, grand hâbleur", dit le proverbe grec. Et l'on éprouve un véritable plaisir à entendre les Cicérons de la bande faire des descriptions d'âge d'or, raconter les délices de la Bétique, narrer complaisamment les joies du nouveau paradis, vanter la Louisiane rajeunie, renouvelée, libre. Le jeune enfant de couleur devient savant, son père riche, sa mère une haute dame, son cousin un avocat distingué, sa sœur une Georges Sand. Quand à son grand'père, il se promène vertueusement et solennellement la canne à la main. Mais pour qu'on croie bien que Cicéron ne ment pas, Cicéron rappelle avec amertume les jours passés de l'esclavage, vous met en garde contre les rapprochements généreux du cœur, vous signale des ennemis dans tous ceux qui purent avoir des esclaves, vous menace d'asservissement et de chaînes si vous confiez vos destinées et le soin de vos intérêts à d'autres qu'à l'orfèvre Josse. Pauvre affranchi, quand donc seras-tu intellectuellement et moralement affranchi ? Que n'as-tu lu le livre d'excitation et de sauvagerie du fanatique et criminel Helper ! Pourquoi donc vas-tu choisir tes amis et tes conseillers dans ceux qui ne respectent pas tes frères du Nord, dans ceux qui ne t'auraient point affranchi sans la rébellion, dans les politiciens qui convoitent ton pays et notre pays comme une proie et un butin ? Est-ce que tu ne vois pas le bout de leur oreille ? Écoute :

Ils disent que la Louisiane est riche, que le Mississippi se couvrira de bateaux, que les émigrants viendront en foule, que les capitalistes apporteront ou enverront leur argent, que la population blanche croîtra et se multipliera par la venue des Yankees, que la terre cultivée rendra au centuple et se vendra de cottages, etc. Cela peut bien être, mais cela ne se fera point pour tes beaux yeux et pour le plus grand avantage des tiens. Vaincu comme nombre, comme intelligence, comme capital, comme force productrice, où te trouveras-tu bien noir, bien paresseux, bien impropre aux droits politiques, bien inutile. Et si ces hommes t'ont jadis chassé du Nord et vendu aux planteurs du Sud, crois-tu qu'ils hésiteront devant une expulsion et une injustice ? Celui qui n'a pas respecté les Indiens, celui qui pèse ses semblables au poids de l'argent, celui qui soumet tout à la cruelle loi de l'utile et du positivisme, se souciera peu, bien peu, de quelques millions de noirs dépaysés et gênants. Moyen de succès, tu seras brisé après le succès. On n'a pas compté sur toi comme intelligence et comme cœur, mais comme sur un chiffre au jour du paiement.

Nous nous trompons peut-être. C'est à désirer sincèrement ; mais nous adorons les Saints comme nous les connaissons, tels que nous les avons vus dans leurs niches puritaines, ainsi que les a façonnés l'amour du lucre et du mercantilisme. Certes, s'ils laissaient tomber sur leur profond égoïsme et leur énergique volonté un peu de la tendresse chrétienne, nous les suivrions fidèlement et pas à pas, ravis de trouver en eux des types de bonté et de force qu'on ne trouve en aucun pays du monde. Mais l'histoire est là.

Et, demandera-t-on, pour qui et pour quoi faut-il voter ?

Nous avons horreur des tripotages politiques et électoraux. Nous en avons assez dit pour qu'il ne soit pas besoin, comme à l'école et pour les écoliers, de mettre les points sur les I.

Nouvelles.

NOUVEAU MONDE.—Le procès du Président traîne et devient chose ridicule. Est-ce que B. Butler, l'homme aux roueries et aux mensonges, ne gâte pas tout ce qu'il touche ? Johnson poursuivi par Butler, c'est vraiment burlesque. La cour d'*impeachment* s'est ajournée au jeudi 9 avril.—Les ultra-radicaux, mécontents de la ferme et digne attitude de Chase, menacent de le traiter comme le Président. Ils finiront par se manger entre eux.—Le général Grant, sollicité pour diable sait quoi par les radicaux de la Nouvelle-Orléans, a décliné l'honneur.—English, du Connecticut, a eu une majorité de 1,294 voix, mais la Législature de l'Etat est radicale.—Sandusky, (Ohio), et Keokuk (Iowa), autrefois républicaine, ont donné gain de cause aux Démocrates.—La Cour Suprême a décidé qu'un contrat passé avant la guerre devait être rempli à la paix.—La nouvelle Constitution du Michigan a été repoussée ; l'article suffrage noir l'a tuée. Fiez-vous donc encore aux rédempteurs et affranchisseurs de ce pays-là.—Trois mille noirs ont pétitionné au Sénat pour être transportés à Libéria. Prévoyance peut-être.—O'Neil, démocrate, a été nommé maire de Milwaukee (Wis.) par une majorité de 2,000 voix.—On prétend que Butler, l'ennemi acharné du général Grant, joue un double rôle dans le procès de Johnson, et qu'il veut tuer le général par le Président. Ben est de cette force. Malheureux est qu'il ne soit pas honnête.

LOUISIANE.—Grande agitation sur toute la ligne électorale. Warmoth ou Taliaferro ? Douteux.

VIEUX MONDE.—Paix des morts ou silence des conspirateurs.

ICI ET LÀ.

CONCERTS.—Chrétiens et paroissiens, souvenons-nous qu'il y a concerts et foire à l'Eglise St-Michel, le 18 et 19 de ce mois.

Outre les artistes si connus et si appréciés de St-Jacques, et ils s'appellent Mme Gray, Mme Gaudet, MM. Kroll père et fils, nous aurons de remarquables talents de la ville.

Mme Romey, pianiste distinguée qui s'est fait un nom à Paris et à la Nouvelle-Orléans ; un jeune virtuose de 11 ans, qui l'accompagne et qui tire du violon des paroles admirables ; Mlle Beauregard, fille du général, et Mlle A. Beauregard, nièce du général : toutes deux pianistes de premier mérite ; M. Paul Capdevielle et ses deux sœurs, dont les voix sont d'une beauté ravissante, d'une ampleur peu commune, d'un tact musical qui révèle l'artiste éminent. Parmi les morceaux exécutés par M. Capdevielle et ses sœurs, il faut noter le "Chœur de Moïse", "Chrétienne et Musulman", et la "Brise du Sud", chant patriotique qui, à la fin de la guerre, souleva l'enthousiasme et l'admiration de 2,000 personnes qui l'entendaient pour la première fois.

Et puis encore Mesdames Lœning et Druilhet que nous connaissons déjà.

Les élèves du Collége Jefferson joueront les deux réjouissantes comédies de l'inimitable Molière : "Le Médecin malgré lui" et "le Bourgeois Gentilhomme."

La fête sera donc complète.

NOMINATIONS.—Les délégués des clubs radicaux de la paroisse St-Jacques se sont réunis samedi dernier à la maison de Cour de la dite paroisse.

Ont été nommés candidats : MM. N. Underwood, juge de paroisse ; N. S. Landry, greffier de la Cour de District ; S. Thériot, shérif ; Louis Dugas, recorder ; J. Olivier, assesseur ; Henry Riley, coroner ; C. Gray et J. W. Daggs, représentants à la Législature.

Et pour membres du Juri de Police : 1er district, Florian Brignac ; 2nd, N. Underwood ; 3me, Fred. Johnson ; 4me, Noel Braud ; 5me, J. L. Bourgeois ; 6me, Adam Travis ; 7me, Andrew Ross ; 8me, Ant. Domio.

Sans nous préoccuper pour le moment de la valeur ou de la non-valeur de ces candidats, nous dirons que ces nominations se sont faites avec calme et simplement. Les délégués ont voté à haute et intelligible voix. Outre que beaucoup ne savaient guère écrire, il était bon que le nouveau citoyen apprît à avoir le courage de ses opinions et la fermeté de son vouloir.

D'un autre côté, n'étant lié à aucun club, en dehors de tout parti d'extrémistes pour avoir le droit d'être du parti de l'indépendance et de la raison, ayant posé en principe qu'un juge, un greffier, un recorder, etc… ne doivent point être nommés à cause ou en dépit de leurs opinions politiques, nous nous sommes retiré le privilége de condamner ou de louer politiquement les élus.

Ces hommes doivent être l'intégrité, l'intelligence et l'expérience.

Le sont-ils ? On l'a cru, et nous pensons qu'on peut n'avoir pas eu tort, surtout en ce qui regarde l'intelligence et l'intégrité. Pour le reste, c'est-à-dire l'expérience, l'avenir dira. Si toutefois ces messieurs obtiennent la couronne de l'élu.

Mais s'il nous était permis d'exprimer un regret et de constater un oubli, nous le ferions volontiers. Est-ce qu'on n'aurait pas pu avoir assez d'indépendance, assez de justice dans la distribution des faveurs, pour se souvenir que M. T. S. Gaudet ne doit être oublié par personne ? Aurait-ce été une faveur ? Non. Homme irréprochable, fonctionnaire d'une expérience consommée, citoyen d'une politique libérale et bienveillante, M. Gaudet devait-il être exclu de toute fonction ?

Quoiqu'il advienne de l'élection, nous comptons bien que les nouveaux fonctionnaires rempliront leur tâche avec fermeté, justice et noblesse, comme la chose s'est toujours pratiquée dans la paroisse unioniste de St-Jacques, et que les nouveaux ne feront pas trop regretter les vieux.

En ce qui regarde les deux représentants politiques, nous désirons, s'ils triomphent, qu'ils comprennent toute l'importance de leur mission. Le temps du radicalisme révolutionnaire est passé. Il nous faut des lois libérales, équitables, faites de paix et d'harmonie, ne frustrant pas l'un au dépens de l'autre, conservatrices dans la bonne acception du mot, polissant les rugueuses aspérités de la Constitution, sagement et honnêtement républicaines.

Au demeurant, est-ce que nous prétendons faire de la propagande pour ces messieurs ? Nullement. Nous n'en faisons pour personne. Les principes sont nos maîtres et les individualités nous intéressent fort peu. Au reste, nous avons trop foi dans l'intelligence éclairée et intéressée des citoyens pour avoir la prétention de leur tracer une ligne de conduite.

MEETINGS.—Comme le jour des élections approche, les meetings vont bon train.

Pourquoi tous ces meetings ? Il n'y a qu'un parti, qu'une organisation, qu'un radicalisme. Les républicains modérés, les démocrates et les conservateurs sont clair-semés dans nos campagnes, et s'ils ne se retirent pas le droit d'agir personnellement et légalement, ils ne veulent pas ou ne peuvent pas lutter contre un parti d'hommes unis, assermentés, établis et maîtres de la situation électorale. C'est sans doute parcequ'il y a deux tickets : le ticket Warmoth et le ticket Taliaferro.

Dimanche dernier nous avons eu meeting à droite et meeting à gauche.

Le révérend Conway, candidat au ticket Warmoth comme Surintendant des écoles publiques en Louisiane, en a été le héros et l'orateur.

M. Conway, sans doute par vertu de "preacher", est un diseur fécond. Il peut parler pendant quatre heures, et non sans talent.

Qu'a-t-il dit ?

Qu'il s'honorait de l'épithète de "carpet-bagger." C'est bien son droit. Mais en disant que "l'individu" nommé Christ était un "carpet-bagger", prétendait-il se comparer au divin maître des miséricordes infinies ? Nous ne le pensons pas.

M. Conway a fortement engagé les vieux et les nouveaux électeurs à ratifier la Constitution. C'est encore son droit, son imprescriptible droit. Et les citoyens, à cet égard, agiront comme bon leur semblera. Mais nous n'admettons pas, comme l'orateur l'admet, que les libertés du peuple affranchi courraient des dangers par la non-ratification de la Constitution. Où il a raison, c'est quand il nous dit que le rejet de cette Constitution ne nous sauverait pas d'une seconde, et que les contribuables payeraient bel et bien la seconde.

M. Conway loue hautement le ticket Warmoth qui le porte, et condamne vigoureusement le ticket Taliaferro qui ne le porte pas. "Taliaferro est un vieillard, un pied dans la tombe, un ancien possesseur d'esclaves…." Nous n'avons pas mission de défendre M. Taliaferro ; mais ce vieillard n'est pas trop à repousser. N'a-t-il pas donné assez de preuves d'unionisme, de républicanisme et de radicalisme ? Et pourquoi donc, quand on attaque ce ticket devant les hommes de couleur, s'arrête-t-on respectueusement devant le nom du lieutenant-gouverneur ? C'est que le candidat, M. Dumas, est un homme de couleur respectable et respecté.

Quant à cette pauvre "Tribune", qu'a-t-elle donc fait aux radicaux ? Elle est mise à l'index et déclarée traître. La "Tribune" a becs et ongles, peut se défendre et se défend victorieusement ; mais nous ne comprenons pas cet acharnement de frère contre frère. Est-ce que la "Tribune" n'a pas été la première à lever en Louisiane le drapeau du suffrage universel ? Est-ce qu'elle ne l'a pas fait à l'heure des railleries, des huées et des dangers ? Que les radicaux, qui se croient plus dignes qu'elle, l'attaquent. Ingratitude humaine, où peux-tu conduire les hommes ?

M. Conway s'est ensuite longuement étendu sur la question de l'éducation publique, commune et égalitaire. Or, comme les révérends se marient, peuvent avoir des enfants, doivent les envoyer à l'école, nous serons heureux d'apprendre que le révérend Conway envoie ses moutards à l'école publique, commune et égalitaire.

Somme toute, l'orateur du jour a été fort applaudi, fort acclamé, solennellement reconnu bon radical.

M. Cheevers, le candidat aux fonctions d'avocat de District, nous a, lui aussi, gratifiés de quelques paroles.

Il a trouvé le juge Taliaferro bien vieux. Et si l'on reprochait à l'avocat Cheevers d'être bien jeune ?

Le tout s'est passé sans désordre, convenablement, à la satisfaction des hommes paisibles.

CANTRELLE P. O.—La poste ainsi nommée a été transportée à 5 milles au-dessus de la maison de Cour de la paroisse St-Jacques, et son titulaire actuel est M. Tircuit Jr. M. Tircuit est un homme d'ordre, intelligent et convenable ; mais nous regrettons un peu, pour la commodité générale, que son bureau ne soit pas plus central.

M. Tircuit obviera sans doute à cet inconvénient par sa ponctualité et le soin qu'il prendra de ne confier les lettres et les journaux qu'aux commissionnaires peu oublieux.

DÉCÈS.—M. HENRI BAUDET est mort mardi, à 9 heures du soir, et a été enterré mercredi à 4 heures, au cimetière St-Michel, par le Rd. Renaudier.

M. H. Baudet était âgé de 83 ans.

Né en Allemagne, émigré fort jeune, il habitait la paroisse St-Jacques depuis bien des années.

C'était un homme respectable et respecté.

Il laisse derrière lui une honorable et nombreuse famille d'enfants et de petits-enfants : trois générations.

La foule nombreuse qui assistait aux funérailles du vieillard disait toute l'estime qu'on avait pour le vieillard qui vient de mourir.

LE PEUPLE.

Le peuple, qu'est-ce donc ?—Une foule légère,
Mobile, folle au vent,
Qui renverse aujourd'hui l'idole passagère
Qu'elle adorait avant.

Ce peuple vous élève, acclame et glorifie
Dans un heureux moment;
Mais du matin au soir qui donc vous crucifie
Impitoyablement ?

Au beau jour des Rameaux le beau Christ qu'on [aime
Passait, triomphateur,
Dans la foule acclamant la majesté suprême
Du divin Rédempteur.

Les femmes, les enfants et les Israélites
Jonchaient de rameaux verts
Le chemin de Jésus, et même les lévites
Avaient les bras ouverts.

O Christ, Jérusalem tressaillait d'allégresse
En te voyant venir;
Car tu portais en toi l'évangélique ivresse
D'un céleste avenir.

Sauveur était ton nom. Mais le peuple frivole,
Vagabond, oublieux,
Ne connait pas l'amour, se fait nouvelle idole
Pour orner nouveaux cieux.

Et quelques jours après, Jésus, le fils du Père,
De tous abandonné,
Montait péniblement au sommet du Calvaire,
Lui seul, lui Dieu-Donné !

O peuple, devons-nous t'aimer ou te maudire,
Toi lâche sous les rois !
Toi l'ingrat, le bourreau !—Jésus savait sourire
Et prier sur la Croix.

J. G.

Feuilleton du *Louisianais*.

LE GAULOIS EN AMERIQUE.

Chap. XXIII.

BILAN ET BONHEUR.

Le rêve de notre ami fut semblable à tous les rêves de vingt ans. L'amour chante à votre cœur la plus suave et la plus chaste des symphonies, et vous sentez des ailes vous emporter dans un monde de clartés et de joies inénarrables. A cette heure, à cet âge, vous comprenez tous les héroïsmes, vous ne doutez jamais de l'impossible, vous avez la suffisance sublime de la vie radieuse. Le rang, la naissance, la fortune vous semblent de misérables obstacles dont le pied ailé ne se préoccupe pas, et vous vous haussez jusqu'aux lèvres adorables de la plus éclatante des patriciennes. Est-ce que l'amour, rêve du ciel, fait des distinctions dans le ciel ? Depuis quand la beauté et la jeunesse n'ont-elles plus droit à la beauté et à la jeunesse ? Hélas ! les amoureux sont d'une admirable naïveté, car ils ne savent pas la puissance du million et l'obstacle du rang.

Raoul rêvait, perdait la terre du pied, oubliait sa mission de maître d'école, demandait la main de Marie, l'obtenait sans peine, s'agenouillait avec l'heureuse fiancée devant l'autel, recevait la bénédiction du prêtre, prenait dans ses bras le divin fardeau de son bonheur, l'emportait dans le sanctuaire mystérieux, bénissait Dieu pour tant de félicités, vivait jusqu'à la consommation des siècles dans un paradis plus parfumé que l'Eden biblique.

O rêve !

Et lequel d'entre nous n'a pas fait ce délicieux rêve !

Quant à ceux qui l'ont à moitié réalisé, ils ont eu tôt ou tard le réveil douloureux ; car l'homme est trop fini et trop limité pour connaître l'immensité du bonheur, et qu'il est pour les créatures d'autres destinées que celles entrevues dans nos rêves et conçues par notre imagination. Rien ne résiste à l'action du temps, et les éternités de joies ne sont que des secondes passagères, peut-être un quart d'heure de volupté terrestre. Cependant comme le rêve ne nous fut point donné par raillerie et pour déception, nous devons voir en lui une promission pour une vie inconnue, comme un appel sacré vers un monde où tout sera réalisé pour la béatitude et la félicité complète et durable.

Après s'être rendu heureux à frais d'imagination, Raoul entra dans la villa louisianaise.

Le père l'accueillit avec bonté, le frère lui serra la main, la mère lui sourit, la jeune fille lui présenta un siége. Les créoles d'alors pratiquaient généreusement et sans orgueil la chrétienne loi de l'hospitalité, et ne se targuaient pas tous d'une richesse princière et d'une fortune colossale. Il y avait en eux comme une arrière-simplicité des temps de la colonisation primitive, lorsque l'homme avait la religion du travail et de l'honneur. Quelques générations seulement les séparaient de la mère-patrie, et le souvenir de l'Espagne ou de la France était encore vivant dans leurs cœurs de patriotes américains. Ils étaient de ceux qui, à l'arrivée d'un navire français dans le port de la Nouvelle-Orléans, quittaient le spectacle au milieu d'un opéra, hissaient les trois couleurs de 89, saluaient du canon la bannière glorieuse du peuple héroïque, se disputaient les nouveaux venus pour leur parler de là-bas. Certes, ces hommes de foi et de bonne volonté ne supposaient pas qu'un demi-siècle dût rendre quelques uns de leurs enfants sacriléges, et qu'on rougirait un jour de porter un nom gaulois et d'être d'origine étrangère.

Le père de Marie était un vieux créole de descendance française. Son grand père avait planté des vignes et vendangé au coteau des Grouets, dans le Blaisois de Denis Papin. Le vieillard avait bercé son fils aux chansons de cette contrée bénie de Dieu, lui avait parlé de la Loire aux courbes nonchalantes et argentées, des allées de peupliers qui se prolongent jusqu'à perte de vue, des villages semés dans la plus fertile des régions, de Blois au château royal, du château royal qui porte à ses murs la tache du sang d'un traître, de l'église gothique de St-Nicolas, du quai plein d'ombres où les promeneurs babillent la plus charmante et la plus pure langue du monde. Aussi le père de Marie se croyait-il un peu blaisois. Il parlait de Chambord, de ses tours, de son double escalier, de ses salamandres, de son parc, de son Cosson, de son village, absolument comme s'il eût été page de François Ier.

Et justement Raoul était blaisois.

C'était interrogation sur interrogation.

Notre héros était mille fois heureux de répondre au vieillard, car il se sentait écouté et agréable. Tantôt grave, tantôt gai, parfois mélancolique, toujours digne, il narrait, racontait et peignait avec un certain charme de naïveté et d'entrain, avec une certaine éloquence de cœur et d'esprit. Quand il voyait deux grands yeux noirs s'abaisser sur lui dans toute leur innocence, il éprouvait l'inspiration de ceux qui veulent mériter l'amour d'une femme. La fausse modestie ne le faisait pas rougir et balbutier ; mais l'honnête orgueil d'être compris et aimé lui donnait un tact et une grâce peu commune. Sa parole douce et harmonieuse avait des vibrations et des notes élevées, son œil ne savait pas rester terne et glacé à la vue d'un spectacle émouvant, sa lèvre connaissait les sourires de l'espérance et les doutes de l'incertitude. On écoute toujours avec plaisir celui qui parle avec élégance, et les jeunes filles ne sont jamais insensibles à la musique d'une parole mélodieuse. Quiconque aurait assisté, spectateur muet et intelligent, à ces petites réunions intimes où la douce causerie fait tous les frais, aurait pu voir parfois dans l'œil ou la lèvre de Marie passer comme un sourire attendri et bon.

En vérité, nous ne savons si Marie l'aimait ; mais la jeune fille le voyait avec plaisir, l'écoutait de même, lui tendait volontiers la main au moment du départ. Et puis, elle se rappelait la terrible circonstance qui fit de Raoul l'ami de la maison, la détresse et l'horrible désespoir du jeune homme, la parole de reconnaissance sortie des entrailles du pauvre ressuscité. La femme connait la pitié avant l'amour, et les larmes sont pour elle plus puissantes que les chants. Elle éprouve comme un besoin de racheter, de sauver, de ressusciter ; son cœur, vase d'élection et de tendresse, est un monde de charité. Nous autres hommes, quand nous courons après une des joies de la terre, nous cherchons cette joie dans l'orgueil du nom et l'éclat de la beauté physique. Il nous faut une jeune fille riche, belle, haut placée, et nous dédaignons souvent la modeste et pauvre vierge qui ferait notre bonheur et comblerait notre vie. C'est au bal éblouissant, aux fêtes splendides et menteuses, aux palais somptueux et faux, que nous cherchons la fiancée et l'épouse. Elle doit être éclatante, spirituelle, un peu vaniteuse, aristocratiquement vaine, courtisée, encensée, coquette, pour que nous nous attachions à ses pas et la désirions ardemment. Nous nous laissons éblouir par l'extérieur, par je ne sais quelle éducation de mauvais genre, beaucoup aussi par les bijoux qui étincellent aux oreilles et aux doigts de la patricienne. Notre amour n'est pas assez aveugle pour que nous